MYFAMILY et TFI STUDIO PRÉSENTENT

BelleFille

UN FILM DE
MÉLIANE MARCAGGI

Durée : 1h36

SORTIE LE 19 AOÛT 2020

DOSSIER DE PRESSE

DISTRIBUTION

PATHÉ FILMS AG
Neugasse 6, 8031 Zürich
Tél : 044 277 70 83
vera.gilardonni@pathefilms.ch

PRESSE

JEAN-YVES GLOOR
151, Rue du Lac, 1815 Clarnes
Tél : 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch

Matériel téléchargeable sur : www.pathefilms.ch

SYNOPSIS

Découvrant que son mari la trompe, Louise décide de penser enfin à elle et part décompresser en Corse le temps d'un week-end. Elle passe une folle nuit avec un bel inconnu... mais, au petit matin, il ne se réveille pas...
Andréa, la mère de celui-ci, débarque sur les lieux et prend immédiatement Louise pour la belle-fille dont elle a toujours rêvé!
Prise au piège, Louise va devoir jouer le rôle de la belle-fille idéale pour quelques jours.
Problème : sa nouvelle belle-mère ne veut plus la lâcher...

LISTE ARTISTIQUE

Louise	Alexandra LAMY
Andréa	MIOU-MIOU
Anto	Jonathan ZACCAÏ
Florent	Avec la participation amicale de Thomas DUTRONC
Marc	Avec la participation de Patrick MILLE
Rodolphe	Guillaume BOUCHÈDE
Manon	Léa LEVIANT

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Méliane MARCAGGI
Scénario	Méliane MARCAGGI Christophe DUTHURON Avec la collaboration de Clément MICHEL
Image	Pierric GANTELMI D'ILLE AFC
Montage	Samuel DANESI
Premier assistant réalisation	Jean-André SILVESTRO
Son	Nicolas PROVOST Emmanuel AUGEARD Vincent COSSON
Casting	Michaël LAGUENS Clémence AUBRY
Décors	Maamar ECH-CHEIKH ADC
Costumes	Salomé KOUMETZ
Musique originale	Thomas DUTRONC
Supervision musicale	MUSICOLOGY
Directeur de production	Émeric LE MAITRE
Directrice de post-production	Sidonie WASERMAN
Producteur exécutif	Nathalie COHEN SMADJA
Produit par	Elisa SOUSSAN Kev ADAMS
Une production	MYFAMILY TFI FILMS PRODUCTION TFI STUDIO
Avec la participation de	OCS TFI TMC
Avec le soutien de	CORSICA PÔLE TOURNAGES
Distribution Salles France	UGC DISTRIBUTION pour TFI STUDIO

ENTRETIEN AVEC MÉLIANE MARCAGGI (réalisatrice)

D'où vous est venue l'idée de ce scénario ?

Un jour, on m'a raconté l'histoire d'une femme qui s'était attachée plus que de raison à la dernière conquête de son fils décédé. Cet attachement avait paru excessif à son entourage car, avant le drame, elle n'avait jamais rencontré cette « petite amie ». Et pour cause, il ne s'agissait que d'une aventure sans lendemain. Pourtant, lors de l'enterrement elle la présentait comme la compagne officielle de son défunt fils sans que personne, vue les circonstances, n'ose la contredire. Cette histoire, qui disait le bouleversement affectif d'une mère devenue « orpheline » de son enfant m'a beaucoup interpellée. J'ai appris plus tard qu'il était très courant que des parents cherchent à créer le lien avec les dernières personnes qui ont croisé l'enfant qu'ils ont perdu, comme s'ils conservaient en eux une parcelle de sa vie ou qu'ils prolongeaient un peu sa présence. J'ai commencé à réfléchir et je me suis dit qu'il y avait peut-être là un début de scénario.

Assez rapidement, j'ai pensé à situer l'histoire en Corse. Je n'y ai jamais vécu et n'y ai plus de famille, mais il y reste mes racines. Je voulais, dans ce film, renouer avec mes origines. Et puis, comme beaucoup, j'ai toujours été émerveillée par cette île. Ses paysages sont magnifiques, et ses coutumes restent fortes, notamment les rituels qui entourent la mort. Il y a aussi cette tradition de l'omerta qui laisse la porte ouverte à tous les mensonges : elle est une mine pour les scénaristes. (Rire)

Dans cette histoire bâtie à partir d'un évènement triste, comment avez-vous trouvé le chemin de la comédie ?

Assez naturellement parce que la comédie est mon langage de prédilection. Même lorsque je pars d'une situation dramatique, c'est souvent à travers elle que je m'exprime. Un peu comme une pirouette face au malheur. Pour moi, c'est le rire qui rend les drames de la vie supportables. Ici, à partir du chagrin d'une mère endeuillée qui déplace son trop plein d'amour et d'affection sur une fille dont elle présume qu'elle aurait dû devenir sa bru, j'ai bâti une histoire qui oscille entre le rire et l'émotion. La construction est celle d'une comédie d'imposture : quelqu'un est là où il ne devrait pas être et on le prend pour un autre, sans qu'il puisse se dépatouiller de la méprise et... la machine s'emballe ! C'est ça qui m'amuse, la mécanique qui s'accélère et génère de plus en plus de quiproquos, de malentendus et de rencontres inopportunes. Dans la comédie, j'adore les mots d'auteurs et les bonnes réparties, mais ce que je trouve le plus jubilatoire, ce sont les situations.

Sur quel fil avez-vous commencé à tirer pour développer votre histoire ?

Peut-être parce que j'étais en âge de le jouer, j'ai d'abord commencé à cogiter sur le personnage de Louise, la « belle fille ». Je me suis amusée à imaginer une fille qui se retrouve prisonnière d'un mensonge qui la dépasse et dont elle n'arrive pas à se sortir, pour cette seule raison qu'elle n'a pas le courage d'ajouter à la peine de quelqu'un.

J'ai longtemps porté cette histoire. Presque dix ans. Quand j'ai commencé à l'ébaucher, instinctivement, j'ai donné à Louise, mon âge d'alors, la trentaine, et j'en ai fait une nana insouciant et joyeuse qui multipliait les aventures, à l'image de bon nombre de mes copines. Mais, au fil des ans et des séances de réécriture, Louise a grandi et mûri avec moi. Elle a hérité des problématiques des « quadras ». À quarante ans, on est à peu près au milieu de son existence, c'est l'heure des bilans. On s'interroge sur notre vie, parce qu'après il sera sans doute trop tard. N'est-ce pas le moment de tout envoyer valdinguer ?

A part l'âge, qu'avez-vous prêté à Louise qui vous appartient ?

Sa maladresse, ses doutes, son empathie malade, et son incapacité à dire non qui la met souvent dans des situations compliquées. C'est à peu près tout. (Rire) Surtout à travers elle, j'ai essayé de montrer qu'il est difficile aujourd'hui d'être une femme de quarante ans si on veut arriver à tout concilier, sa vie amoureuse, sa vie de famille, sa vie professionnelle et sociale. C'est presque impossible. En tous cas, de mon côté, je trouve ça compliqué... (Rire) Forcément, des frustrations surgissent quelque part. Cela varie selon les individus. « Ma » Louise a sacrifié beaucoup de choses pour préserver sa famille et sa fille, à qui elle tout donné et qui a aujourd'hui l'âge de prendre son envol. Alors, lorsqu'elle découvre que son mari la trompe, elle envoie valdinguer sa sagesse et son sens du devoir. L'élément détonateur de la comédie, c'est elle ! Elle qui, en croyant profiter de sa liberté toute neuve, va se retrouver là où il ne faut pas, avec des gens qu'elle n'aurait jamais dû rencontrer.

Dans votre film, à deux exceptions près, ce sont les femmes qui ont les plus beaux rôles, en tous cas les plus sincères...

C'est assez logique. BELLE FILLE est mon premier film. Même s'il ne raconte pas quelque chose que j'ai vécu directement, j'ai voulu être au plus proche de moi, au plus intime. Il se trouve que je suis une femme, donc mes personnages principaux sont des femmes. Si j'avais été un homme, j'aurais sans doute écrit BEAU FILS...

Vous aviez déjà écrit, mais essentiellement pour le théâtre. Cette expérience vous a-t-elle aidé pour BELLE FILLE ?

Certainement, mais ce sont, malgré tout, deux écritures très différentes.

Cela dit, bien que n'ayant encore jamais écrit de long métrage, je n'étais pas complètement novice en matière d'écriture de cinéma. J'avais fait mes « griffes » sur le court-métrage avec « ET TOI ? », que j'ai co-réalisé avec Jean-Marc Peyrefitte. Ce film a reçu suffisamment de retours positifs (et de sélections en festivals) pour que je me lance dans l'écriture d'un long-métrage. J'ai alors participé à une formation au CEEA (Conservatoire Européen d'Écriture Audiovisuelle) dédiée à l'écriture de la comédie. Cela a été très instructif... et fécond puisque c'est là-bas qu'est né un premier synopsis de BELLE FILLE. Puis, j'ai repris l'écriture avec Christophe Duthuron. Avant de nous attaquer aux scènes, nous avons commencé par remuscler ce synopsis. Christophe est un constructeur incroyable. Il a aussi un sens aigu du dialogue et une grande exigence d'écriture. Là encore, j'ai été à bonne école ! Après de longs mois de travail, nous avons pu mettre un point final à BELLE FILLE.

Lorsqu'on n'a que six semaines et demi de tournage, un scénario « béton » est un atout majeur. En cas de stress ou de pépin technique, il est la meilleure bouée de sauvetage. Chaque mot de celui de BELLE FILLE avait été pesé et chaque virgule réfléchie, cela a permis à la primo-réalisatrice de long métrage que j'étais, d'endosser sans appréhension le rôle de capitaine de ce gros navire. Sur plateau, je me suis sentie solide et à ma place.

En rédigeant votre scénario, avez-vous, en même temps pensé cadrage ?

Cadrage et montage. Par exemple, nous avons écrit pour qu'au début du film, les scènes qui se passent à Paris puissent être montées nerveusement, sur un rythme rapide. Ce sont des scènes d'exposition. Elles sont essentielles, puisqu'elles expliquent les raisons du départ précipité de Louise, et en font son portrait en creux. Mais, je ne voulais pas qu'elles prennent trop de temps. Il fallait leur trouver un traitement particulier. Le film prend un autre tempo ensuite, à l'arrivée de Louise en Corse où, dans

un décor de rêve, éclaboussée d'une lumière somptueuse, elle va enfin penser à elle. Le rythme s'apaise, la respiration se fait plus douce. Mais ce n'est qu'un trompe-l'œil : la mécanique du mensonge est en marche. Louise est prise dans un engrenage.

Dans votre film, vous avez assez peu utilisé le flash-back, sauf, essentiellement pour la scène où Louise revit sa nuit d'amour déchainée...

Je ne voulais pas filmer cette scène d'une façon réaliste, dans la continuité de l'histoire. Je voulais qu'elle apparaisse comme étant de l'ordre du fantasme, ou du souvenir. Cette scène, Louise la revit après, quand elle reprend ses esprits et qu'elle se rappelle à quel point elle a déjanté. L'onirisme permet alors toutes les fantaisies et tous les décalages.

Quand vous avez commencé à travailler sur BELLE FILLE, aviez-vous en tête un archétype de comédie ?

C'est difficile de répondre précisément à cette question parce qu'en matière de cinéma, je suis très éclectique. Je n'ai pas de modèle absolu. J'aime beaucoup par exemple les comédies américaines indépendantes comme JUNO ou LITTLE MISS SUNSHINE et je peux aussi revoir en boucle TOOSTIE. En ce qui concerne les françaises, je suis fan de celles des « Jaoui-Bacri », des « Nakache-Toledano » ou de Salvadori, parce qu'elles ont du fond et qu'on les regarde en s'impliquant affectivement. Plus globalement, j'aime le cinéma français. J'ai été nourrie, influencée par Pagnol, Lelouche, Sautet, Yves Robert et tant d'autres... En tous cas, pour que j'aime un film, comédie ou non, il faut qu'il ait un peu de profondeur, une dimension humaine, que je puisse m'identifier. Dès que j'ai commencé à penser à BELLE FILLE, cette obsession du fond et de l'humain ne m'a plus quittée.

Pourquoi avez-vous choisi Alexandra Lamy pour être votre BELLE FILLE ?

Je connais Alexandra depuis plus de dix ans. Nous sommes amies. J'avais secrètement envie de travailler avec elle depuis longtemps. Mais je voulais être à la hauteur. Quand le projet du film a été suffisamment avancé et le personnage de Louise bien défini, je ne voyais vraiment personne d'autre pour l'interpréter. Seulement j'étais intimidée, presque terrorisée même, à l'idée qu'elle me dise non bien sûr, mais surtout qu'elle accepte pour de mauvaises raisons, plus affectives qu'artistiques. J'ai fini par prendre mon courage à deux mains et lui donner mon scénario. Comme elle est une fille franche et entière, elle m'a prévenue qu'elle me dirait la vérité, le bon comme le mauvais. Je la connais et je savais que c'était vrai, ce qui n'était pas pour me rassurer. (Rire) Heureusement le suspense n'a pas duré trop longtemps... Elle m'a rappelée le soir même pour me dire qu'elle avait aimé le script et qu'elle était partante pour être Louise.

Sur le tournage, elle a été comme elle est dans la vie, solaire, généreuse, d'une énergie intarissable. Son charme, sa bonne humeur, son humour et sa gentillesse ont fait l'unanimité. Et sur le plan purement artistique, elle est phénoménale. Elle a la puissance comique et la précision d'un Louis de Funès au féminin et la force d'émotion d'une Annie Girardot. Sa palette de jeu est d'une richesse incroyable. Elle me fait penser à Shirley MacLaine. En une fraction de seconde, elle peut vous faire passer du rire aux larmes. Elle m'a estomaquée.

Et Miou-Miou ?

C'est une comédienne pour laquelle j'ai, depuis toujours, une admiration sans borne. Quand je l'ai rencontrée, j'étais dans mes petits souliers. Notre premier contact a été formidable, parce qu'elle est

une femme d'une grande attention, simple et franche. Elle m'a d'ailleurs tout de suite dit qu'elle trouvait bizarre que je pense à elle pour jouer une veuve corse. Elle, la petite parisienne d'origine bretonne ! (Rire) Pour moi, il n'y avait aucun doute. Je ne saurais pas vraiment expliquer pourquoi puisque je ne l'avais jamais rencontrée avant cela, mais j'ai toujours ressenti pour Miou-Miou une forte proximité, un sentiment de filiation. Pour moi, Andréa est avant tout une mère. Et pour incarner cette mère, j'avais besoin de me projeter. Mon instinct ne m'avait pas trompé. Miou-Miou est parfaite dans ce rôle. Nous nous sommes très bien entendues. J'aime et je me sens en accord avec son regard sur le monde, sur la vie et ses priorités. Elle me fait rire et j'aime tellement entendre son rire. Ce rire si mythique. Sur le plateau, elle est étonnante, très concentrée. C'est une très grande bosseuse, elle construit beaucoup son personnage en amont, pour mieux laisser parler son instinct quand on tourne. Derrière son apparente grande douceur, elle fait des propositions très fortes. Elle m'a souvent surprise, fait douter parfois, pour que, au montage, je réalise que c'est elle qui avait raison. Que sa proposition était la meilleure. Elle a beaucoup apporté au rôle, dans sa retenue, sa dignité face au malheur. J'ai fini par admettre qu'elle connaissait mieux le personnage d'Andréa que moi. C'est une immense actrice.

C'est la première fois qu'elle jouait avec Alexandra Lamy. Leur connivence éclate à l'écran...

Un duo est toujours un pari, mais entre Miou-Miou et Alexandra le risque d'un dysfonctionnement était quand même assez improbable ! (Rire) Même si elles ont, chacune, une personnalité et une manière de travailler différentes, elles ont le même investissement sur le tournage. Elles s'impliquent totalement dans le film qu'elles sont en train de tourner. Elles cherchent toujours à être au plus juste, au plus près de la vérité de leurs personnages. Ce sont deux très grandes actrices.

Thomas Dutronc signe la musique de BELLE FILLE. Mais, pour la première fois, il est aussi devant la caméra... Pourquoi cette envie de le faire jouer ?

Le rôle de l'amant de Louise était difficile à distribuer. Il est capital mais très court, et il requiert une séduction de tous les diables puisqu'au fond, c'est une espèce de prince charmant qui va faire basculer la vie de Louise. Il doit faire succomber une femme qui n'est pourtant pas du genre à se laisser embarquer par le premier venu. Je rêvais que ce rôle soit tenu par un acteur immédiatement identifiable, séduisant mais qui soit loin de l'image d'un vulgaire tombeur de filles. La rencontre entre Louise et lui devait avoir quelque chose de l'ordre du merveilleux, relever presque de l'irréel. Alexandra m'a soufflé le nom de Thomas Dutronc. Une idée magnifique. Thomas est beau et plein d'humour. Il a un charme fou et a en lui quelque chose de fragile et d'évanescent. Il correspondait exactement à ce que je cherchais pour ce rôle. Atout supplémentaire, il est viscéralement attaché à la Corse. Bien qu'il se soit défendu d'être acteur – il avait jusqu'alors refusé plusieurs propositions en ce sens – je lui ai envoyé mon scénario. Peut-être est-ce parce que le film se déroulait en Corse, ou que l'idée de jouer avec Alexandra, qu'il connaissait, le rassurait, en tous cas, il a dit oui. Et, dans la foulée, il a proposé de faire la musique du film...

Sur le plateau, il a été d'une attention extrême. D'une simplicité et d'une générosité incroyable. Et le résultat est bluffant. Il apporte de la grâce et de la magie à ses scènes.

Quant aux séances de studio pour la musique, quel bonheur ! Durant cette période de post production, qui est plus solitaire et demande beaucoup de rigueur et de concentration, elles ont été, pour moi, comme des récréations. J'y retrouvais le côté « troupe » que j'aime tant au théâtre. L'ambiance était à la fois studieuse, créative, ... et festive. Ça finissait souvent autour d'une bonne bouteille ! (Rire)

En plus de Thomas Dutronc, votre distribution masculine sort des sentiers habituellement battus par les directeurs de casting. C'est une des belles surprises de votre film...

Avoir une Alexandra Lamy et une Miou-Miou en têtes d'affiche de son film place la barre haute. Je n'ai pris que des comédiens avec lesquels j'avais vraiment envie de travailler, et dont je trouve, parfois, qu'ils sont trop rares au cinéma.

Parce qu'il me bouleverse autant qu'il me fait rire, qu'il est d'une vérité incroyable, et qu'il peut partir en vrille, comme ça, à un moment où on ne s'y attend pas, je voulais absolument Jonathan Zaccà. Je ne pouvais imaginer quelqu'un d'autre pour jouer Anto. Il a force de vérité. C'est un acteur « à failles », j'adore ça. Il peut aller très loin dans la comédie mais garde toujours une forme de gravité, de la profondeur. C'était parfait pour ce fils mal aimé.

Patrick Mille aussi est un comédien que j'adore depuis ses débuts. Je le trouvais idéal pour être le mari de Louise et j'étais très flattée qu'il accepte. Il est tellement drôle. Il y a été à fond et avec une grande générosité.

Enfin, pour tous les autres rôles, il y avait un véritable « vivier » d'acteurs dans mon entourage proche et je n'ai eu qu'à piocher. Je viens du théâtre et je n'ai jamais compris pourquoi on employait si peu au cinéma les acteurs formidables qui écument les scènes parisiennes. Guillaume Bouchède et Sébastien Castro, par exemple, sont deux compagnons de planches. On se connaît très bien : nous avons même eu un théâtre ensemble. Sébastien Castro ayant la *vis comica*, il a hérité du rôle du croque mort. Quant à Guillaume Bouchède, j'ai été heureuse qu'il accepte de jouer le meilleur ami de Louise. Sa maîtrise de la comédie, sa précision dans les ruptures le rendent irrésistiblement drôle. Même le chef opérateur a eu un fou rire sur le plateau ! Et puis c'était un rôle sentimentalement très fort pour moi, car c'est un peu un hommage à mon père, lui-même sculpteur, et dont j'aime tant l'atelier.

Et ce rôle de drôle de curé que vous avez réservé à Christophe Duthuron ?

C'est un clin d'œil. Nous avons écrit le scénario ensemble. Faire jouer Christophe dans le film était une manière de continuer l'aventure ensemble. Et dans ce rôle de curé en semi-liberté, entre deux gendarmes, il est parfait !

Comment s'est passé votre tournage ?

Dans une sorte d'inconscience ! (Rire) On est tellement dans l'action, on a tellement de décisions à prendre qu'on n'a pas le temps de se poser de questions. Et c'est très bien ! Le premier jour, je n'en menais pas large. Mais la charge de travail était si importante que je n'ai pas eu le temps de m'appesantir sur mon trac. Et puis j'ai eu une équipe formidable. Le chef opérateur, Pierric Gantelmi d'Ille, par exemple, a tout de suite compris ce que je voulais : une image chaude, belle, méditerranéenne, presque hors temps. Et c'est réussi. Il ne manque que l'odeur du maquis corse ! Grâce à lui, et à toute mon équipe, j'ai eu ce privilège, sans doute rare quand on tourne son premier film, de ne pas avoir l'impression d'usurper ma place.

Qu'est-ce qui vous a aidé, aussi, à maintenir votre cap ?

Je suis une « bosseuse ». En tant que comédienne, ce qui me rassure, c'est le travail. C'est en lui que je trouve ma légitimité et ma liberté. Pour BELLE FILLE, j'ai changé de casquette mais pas de méthode. J'ai énormément travaillé. Cela a commencé, comme je vous l'ai dit plus haut, avec un bétonnage maximum du scénario et des dialogues, puis dans la préparation du tournage où je n'ai rien lâché. Je

voulais absolument tout maîtriser. Je suis un peu obsessionnelle. Je peux être « en boucle » sur un détail. C'est fatigant pour l'entourage mais, au moins, je suis prête quand j'arrive sur le plateau ! (Rire) J'ai aussi vu, en amont du tournage, chaque comédien pour préparer son rôle, faire du travail « à la table ». Le film avait un tempo et une énergie propres. Il fallait s'assurer que dans l'épreuve du jeu, on allait pouvoir les garder. Et puis, c'est aussi une façon de s'approprier, de briser la glace. Ça fait gagner un temps fou ! Comme la grande majorité des acteurs venait du théâtre, il n'y a pas eu de problème. Au contraire. Cela les a sans doute rassurés eux aussi de travailler en amont. Ensuite, bien sûr, sur le tournage, il y a eu quelques improvisations. J'en ai gardé certaines, qui amenaient de la vie. Il y a aussi eu des petits accidents qui sont devenus des moments de grâce. Tous ces imprévus participent à la magie d'un film. Le cinéma reste l'art de l'instant.

BELLE FILLE est une comédie. Mais comment le qualifier plus précisément ?

C'est difficile de répondre. Bien qu'il ne parle que d'amour (filial et maternel), le film n'est pas une romance, et on ne peut pas vraiment le classer dans la catégorie des comédies sentimentales. L'appellation « comédie dramatique » me semble un peu trop forte. En fait, je crois que c'est tout simplement une comédie. Une vraie comédie mais qui traite d'un sujet grave, tragique. Comme dans la vie. Il y a une chanson de Jacques Higelin, dont je suis une grande admiratrice, qui dit : « *La mort est le berceau de la vie* ». Il y a quelque chose de cet ordre-là, je crois dans mon film. La mort est terrible, mais elle n'est qu'une étape, un accident. C'est la vie qui se transmet, qui est éternelle et il faut en profiter.

Comment aimeriez-vous que les gens reçoivent votre film ?

J'aimerais tout simplement qu'ils en sortent avec un énorme appétit de vivre, qu'ils aient l'envie de profiter, de s'aimer et d'être heureux.

ENTRETIEN AVEC ALEXANDRA LAMY (actrice)

Vous êtes une amie proche de Méliane Marcaggi...

C'est le moins que l'on puisse dire ! (Rire) Non seulement, à Paris, nous habitons à deux pas l'une de l'autre, mais je connais son mari depuis très longtemps puisqu'il était un des scénaristes d'UN GARS, UNE FILLE. Mis à part que nous sommes toutes les deux comédiennes, Méliane et moi avons beaucoup de points communs et nous sommes très amies. Je savais qu'elle écrivait, mais sans rien savoir de plus précis, car Méliane est assez secrète. Un jour elle m'a annoncé qu'elle venait de mettre un point final à un scénario dans lequel elle avait écrit un personnage en pensant à moi. Pendant cinq minutes, on a été toutes les deux assez stressées, elle, parce qu'elle avait peur que je n'aime pas son histoire, et moi, parce que j'avais peur de ne pas l'aimer et donc de devoir le lui refuser, car je ne suis pas du genre à faire des choses qui ne me plaisent pas, en amour ou en amitié. En fait, pendant cinq minutes, on a eu peur de se faire mutuellement de la peine. Mais comme on se respecte beaucoup, on a convenu qu'on se dirait les choses simplement, sans que cela entache notre relation. A peine rentrée chez moi, j'ai lu BELLE FILLE. Deux heures plus tard, je sautais sur mon téléphone pour lui annoncer que j'étais partante pour le faire.

Qu'est-ce qui vous avait emballée ?

BELLE FILLE est une comédie comme je les aime, avec un vrai sujet et une base dramatique. Elle est à la fois drôle, originale et émouvante. L'histoire de ces deux femmes, blessées l'une et l'autre, qui finissent par se choisir et s'inventer un lien familial, me touche beaucoup. Je la trouve formidablement bien construite, avec des dialogues cousus aux petits points. Elle est assez loufoque et en même temps, crédible d'un bout à l'autre parce que portée par des personnages sincères et des actions qui s'emboîtent parfaitement les unes dans les autres. Rien n'a été laissé au hasard. Tous les rôles, même les plus courts, existent vraiment et sont justifiés. Il y a aussi le lieu où se passe cette histoire, la Corse, qui est, ici, un vrai protagoniste. Et puis, bien sûr, mon personnage, Louise, pour laquelle je tombe tout de suite « en amour » et dont je sens que je vais avoir un plaisir fou à l'interpréter !

Pourquoi ?

Je la trouve drôle, sympathique, dynamique, tendre et aussi, intrépide, puisqu'elle plaque mari et enfant pour s'occuper enfin un peu d'elle. J'aime bien que, pendant qu'on la cherche partout à Paris, elle apparaisse pour la première fois dans le film sur le tarmac d'un aéroport Corse, éclaboussée de soleil, resplendissante et libérée, et qu'en mettant ses lunettes de soleil, elle ait l'air de dire « A nous deux la vie ! ». J'aime qu'elle assume cette liberté nouvelle en se laissant séduire sans chichi par un homme d'un charme fou. J'aime son désarroi et son incrédulité face à la terrible tuile qui lui arrive après sa nuit de folie. J'aime aussi qu'ensuite, embringuée dans un imbroglio invraisemblable, elle ne se transforme pas en furie, mais se laisse au contraire toucher par le chagrin d'une mère qui, en pleurant son fils, découvre à quel point elle aurait rêvé avoir une fille. Pour une actrice, Louise est un personnage irrésistible, à la fois complexe, simple, exceptionnel et plein de failles. C'est une héroïne à laquelle on peut facilement s'identifier.

Comment l'avez-vous « investie » ?

J'ai bossé ! (Rire) Si l'on veut que sur le plateau, les gestes paraissent naturels et le texte fluide, il faut énormément préparer les choses en amont. Pour ne pas m'enfermer trop vite dans mon personnage, je ne prends généralement pas de coach, sauf en cas de rôle très physique ou technique. Je m'enferme seule dans mon bureau et je m'amuse à dire mon texte de toutes les manières possibles, en riant, en pleurant, en gesticulant, sans bouger, d'une manière apeurée... Cette façon de travailler dans toutes les directions me permet de trouver des intonations qui plus tard, sur le tournage, resurgiront comme s'il s'agissait d'improvisations. Etant par nature insoumise, j'aime, sur un plateau, me donner l'illusion de la spontanéité, alors qu'en réalité, mon jeu n'est que le résultat d'un travail préparatoire. (Rire)

Mis à part le coup de cœur que vous avez eu pour elle, Louise était-elle, à la lecture, près ou loin de vous ? Avez-vous dû l'inventer entièrement ?

Même s'ils sont à mille lieues de moi, je ne compose jamais complètement mes personnages. Si je veux arriver les défendre, il faut que j'y mette au moins une petite partie de ce que je suis. Pour Louise, c'était un peu particulier. Comme elle avait été écrite pour moi, par quelqu'un qui me connaît bien, elle m'a semblé immédiatement « familière ». Si je n'ai pas du tout ce côté « mère-au-foyer-plan-plan » qu'elle a avant sa tentative d'émancipation, je pense avoir sa droiture, sa gentillesse et son empathie pour les gens. Dans la vie, je suis comme elle, du style de fille qui s'arrête pour proposer son aide à quelqu'un qui pleure et qui prend tout ce qu'on lui dit au premier degré. Ma sœur se moque souvent de mon côté « éponge ». Méliane l'a exploité.

Quelle a été votre réaction quand Méliane vous a annoncé que Miou-Miou allait être votre partenaire ?

Il y a quelque chose d'extraordinaire avec Miou-Miou. Ma mère est persuadée, depuis toujours, qu'elle est de sa famille. Non seulement elle est issue de sa région et lui ressemble physiquement – c'est une blonde menue aux yeux marro – mais avant de se marier, elle s'appelait aussi Herry. Evidemment, ma mère est fan de Miou-Miou et n'a raté aucun de ses films... Quand je lui ai annoncé que j'allais tourner avec elle, elle m'a bombardée de questions à lui poser. Cela m'a à la fois stressée et rassurée : je me suis persuadée qu'avec tous ces « cousinages », Miou-Miou et moi allions avoir une relation « filiale », finalement très proche de celle que nous allions devoir jouer.

La première fois que je l'ai rencontrée, j'étais quand même dans mes petits souliers. Non seulement Miou-Miou est une star dont je suis moi aussi fan, mais je suis également une incondionnelle de son compagnon Jean Teulé, dont j'ai lu tous les livres. La pression était maximale. Mais tout s'est passé en douceur. Miou-Miou est une femme délicieuse. Sa bienveillance et sa simplicité ont calmé d'emblée mon anxiété. Son intelligence est fulgurante, sa culture immense, et son rire, communicatif. De ses nombreuses expériences théâtrales, elle a, en outre, gardé un esprit de troupe. Quand je me suis rendu compte qu'on avait la même passion pour le travail et aussi, le même sens de la fête, je me suis dit qu'on allait sûrement bien travailler ensemble.

Au fond, qu'est-ce qui vous différencie ?

Notre façon d'être ! (Rire) Je suis exubérante, Miou-Miou est réservée. Je parle beaucoup, elle est plus silencieuse. Elle a besoin de concentration, je peux faire le clown jusqu'au tournage de la prise... Il m'est souvent arrivé de demander à Miou-Miou si je ne la « soulais » pas trop. Elle a été compréhensive. Elle a compris que je « fonctionne » sur les ruptures. Par exemple, avant une scène dramatique, j'adore faire le zouave. Cela me permet d'être au maximum d'intensité au moment de la prise. Si je commence à pleurer avant, j'ai l'impression de me répéter et de perdre en émotion. J'ai eu de la chance. Sur ce tournage, tout le monde a supporté mes petits trucs.

Avez-vous été surprise que Miou-Miou ait été choisie pour le rôle d'une veuve corse ?

Pas vraiment parce que Miou-Miou est une grande actrice : elle n'a jamais raté un rôle. Mais je dois avouer qu'elle m'a épatée en décidant de jouer sans tenir compte à aucun moment du fait qu'elle était dans une comédie. Je l'ai trouvée extraordinaire de sincérité. Elle donne à BELLE FILLE sa dimension dramatique.

Psychologiquement, est-il difficile de tourner sous la « direction » d'une amie proche ?

Si j'en juge par ce qui s'est passé sur BELLE FILLE, au contraire. J'ai été heureuse comme assez rarement, parce que Méliane et moi fonctionnons toutes les deux presque à l'instinct. Comme on a un regard d'amour l'une sur l'autre et qu'on se connaît par cœur, il n'y a pas eu besoin de beaucoup d'explications entre nous.

Mais, en dehors du bonheur que me procurait notre relation, je dois dire que ce tournage a été formidable parce que presque « familial ». La plupart des comédiens étaient des copains de Méliane. Du coup, il a régné sur le plateau un climat amical, du style : « Un pour tous, tous pour un... ». Méliane avait pris soin de bien bétonner les choses. Quand elle est arrivée, il ne manquait pas une virgule à son scénario et, du chef opérateur au monteur, en passant par le décorateur et le maquilleur, toute son équipe était top. Bien savoir choisir une équipe est un énorme atout, pour la qualité du film bien sûr, mais aussi pour l'ambiance du tournage.

L'ambiance d'un tournage compte-t-elle beaucoup pour vous ?

Elle m'est capitale. Il m'est impossible de travailler dans une atmosphère de tension ou de dispute. Je suis même capable de quitter le plateau pour une simple engueulade. Si un réalisateur choisit la manière forte pour me mettre dans un certain état de jeu, ça me bloque et me fait l'effet inverse. En fait, mon exubérance est un exutoire à mon trac. Je suis une grande timide. Ayant tendance à la paranoïa, j'ai besoin de sentir qu'on m'aime et qu'on me fait confiance. Avant les problèmes de Covid19, quand je débarquais sur un plateau, je faisais la bise à tout le monde. Pour moi, le mot « équipe » a un sens.

Vous avez fait faire à Thomas Dutronc ses premiers pas d'acteur. Comment cela s'est-il passé ?

Je connais Thomas depuis longtemps. On avait fait un festival ensemble et on s'était bien marré. Depuis, on ne s'est plus beaucoup revu mais il est resté quelque chose de très fraternel entre nous. Comme il a un charme fou et une belle télégénie, je le voyais bien au cinéma. Il y a quelques années, je l'avais présenté à une réalisatrice, mais il avait décliné le rôle qu'elle lui proposait, en prétextant qu'il n'était pas acteur. Quand Méliane m'a fait lire son script, j'ai pensé qu'il serait idéal dans ce personnage d'amant d'une nuit de Louise. Je lui ai téléphoné, lui ai expliqué que le rôle était intense et rigolo, et surtout qu'il était court et qu'il le jouerait avec moi. Il a lu le scénario et il a dit banco. Le fait que le film se passe en Corse, près de chez lui, a dû peser beaucoup aussi dans sa décision.

Quand Méliane a su que Thomas acceptait, elle nous a réécrit une super scène... Plus tard, sur le plateau, tout le monde s'est mis aux petits soins de Thomas. Méliane est allée jusqu'à lui proposer de changer les dialogues s'ils ne lui convenaient pas. Tout s'est passé comme sur des roulettes. Je pense que Thomas a lui aussi été embarqué dans cette histoire. Cela a d'ailleurs tellement bien fonctionné entre Méliane et lui qu'il a proposé de faire la musique de son film, ce qui est un exercice peu familier pour lui.

Qu'est-ce qui vous épate le plus dans BELLE FILLE ?

Son originalité. Méliane a réussi quelque chose d'incroyable : elle a inventé une histoire drôle à partir d'un drame, elle l'a développée selon la mécanique de ce génie théâtral qu'était Feydeau et elle l'a racontée en se servant de tous les artifices et moyens du cinéma. C'est très fort ! D'autant plus qu'à l'arrivée, sa comédie est tous publics. Avec BELLE FILLE on est à la fois au cinéma et dans la vraie vie. On n'a aucun problème pour s'identifier aux personnages.

Que vous apporte votre métier d'actrice ?

Je serai bien incapable de vous le dire exactement. Une chose est sûre, c'est qu'il satisfait la curieuse que je suis. J'adore les tournées d'avant-premières par exemple. Elles me permettent de rencontrer, d'écouter et d'observer des milliers de personnes. Comment croyez-vous que les acteurs nourrissent leurs rôles ? (Rire)

A votre avis, à quoi devez-vous d'être devenue une des actrices françaises les plus populaires ?

Peut-être à ma franchise et à ma sincérité. Je suis une actrice de comédie, mais je n'ai jamais « trafiqué » mes rôles. Je les ai toujours joués dans leur vérité, sans aucune pose et sans aucun souci d'effet, même s'ils n'étaient pas « glorieux ». Le public aime les personnages de cinéma, pas leurs faux-semblants. Je pense que s'il était encore vivant, Louis de Funès ne m'aurait pas démentie.

ENTRETIEN AVEC MIOU-MIOU (actrice)

Qu'est-ce qui vous a séduite dans le projet ?

Tout : la réalisatrice, le scénario, le rôle, les partenaires et les lieux de tournage !

J'ai d'abord aimé le scénario et puis j'ai rencontré Méliane tout de suite après. Nous nous sommes tout de suite très bien entendues.

Ensuite nous nous sommes beaucoup revues afin d'affiner encore les choses et d'éviter ainsi d'inutiles discussions sur le tournage.

Est-ce l'extravagance de BELLE FILLE qui vous avait emballée ?

Oui, mais surtout sa vérité. BELLE FILLE a beau être une histoire surprenante, loufoque et farfelue, tout y est sincère et authentique. Tout, c'est à dire, les malentendus, les quiproquos, les rebondissements et même les mensonges. Dans ce film, quand on ment, c'est toujours par amour, en toute bonne foi, pour protéger quelqu'un ou pour sauver l'honneur.

Ce film est une comédie qui rebondit de cascades en coups de théâtre avec des personnages singuliers, attachants et pittoresques.

La parisienne pure souche que vous êtes a-t-elle été étonnée de se voir proposer un rôle de veuve corse ?

Plutôt, oui ! D'autant que jusque-là, j'avais une image assez stéréotypée de « la veuve Corse ». Je l'imaginais avec des voiles noirs, un tempérament rugueux et fier, toute droite, échappée d'une nouvelle de Mérimée. Pour moi le temps s'était figé et personne n'était mort sur l'île depuis cent ans.

Comment avez-vous abordé ce rôle ?

Comme il était écrit : avec une grande sincérité. Nous avons beaucoup parlé avec Méliane de la psychologie, du ressenti d'Andréa, mon personnage. Cette femme qui reste dans le déni de sa douleur, reportant tout sur Louise en lui demandant officiellement d'être sa belle-fille et ainsi lui restituer un peu de la vie de son fils.

Cette belle-fille est Alexandra Lamy...

Je l'avais vu jouer souvent au cinéma, mais je ne la connaissais pas personnellement. C'est une femme délicieuse et rayonnante. Entre la blondeur de ses cheveux, la transparence de son teint plus de ses fossettes, elle est d'une luminosité éclatante et elle a la chance d'avoir le caractère de son physique ! Où qu'elle soit elle installe un climat de rire et d'énergie. Avec elle les choses ont été faciles et pourtant, nous n'avons ni le même caractère ni la même façon de travailler. Mais on s'est bien trouvées dans nos différences, on s'est bien complétées. Alexandra est une actrice épatante.

Pour jouer les autres personnages, Méliane qui vient du théâtre a un réseau de copines, copains, d'actrices, d'acteurs, formidables. Avec eux la complicité a été immédiate et facile. J'ai pris aussi beaucoup de plaisir à tourner avec Jonathan Zaccà. J'avais de nombreuses scènes avec lui et cela m'a enchantée. Dans le rôle du fils mal aimé, il est bouleversant.

Connaissez-vous la Corse, qui donne sa personnalité au film ?

Je l'ai connue il y a très longtemps, en 1974. L'équipe du Café de la Gare était venue y tourner un film. Comme j'étais enceinte, j'avais hérité du rôle de script. Le tournage s'était bien passé mais je me rappelle de ces petites chenilles processionnaires qui nous interdisaient toute stations assises prolongées sous les arbres, sauf à souffrir après d'affreuses démangeaisons.

En dépit des sangliers qui fichent un peu la trouille parce qu'ils sont assez dangereux (on a dû interrompre le tournage de BELLE FILLE à cause d'eux), j'aime beaucoup ceux qui l'habitent. Ils obéissent à des codes incompréhensibles pour ceux qui ne sont pas du Pays. Dans un de ces villages où nous avons tourné, le Maire avait fait fermer la place pour que nous puissions travailler. Sur cette place, il y avait deux bistrots dont les patrons étaient fâchés à mort sans que l'on sache pourquoi. Mais à la fin du tournage, l'un d'eux est revenu ostensiblement boire un coup chez l'autre. Personne n'a su dire non plus à quoi ce revirement était dû. Peut-être la magie de Méliane ! (Rire)

C'était le premier film de Méliane. Comment avez-vous abordé le tournage ?

Sans appréhension particulière. Qu'un film soit le premier ou le dixième d'un réalisateur n'entre jamais pour moi en ligne de compte. J'ai tourné dans beaucoup de premiers films. Ce qui compte ce sont les scénarios, les partenaires et la personnalité de celle ou celui qui va réaliser. Son âge et son expérience n'importent peu, seules comptent l'entente et la complicité que je vais avoir avec elle ou lui. J'ai tout de suite compris qu'avec Méliane tout se passerait bien. Elle est restée la même : ouverte, attentive, calme, drôle et en même temps très perfectionniste. Elle sait ce qu'elle veut mais n'est jamais fermée aux propositions. C'est très agréable de travailler avec elle.

Qu'avez-vous ressenti à la projection du film ?

La première fois que je l'ai vu, j'ai fait comme beaucoup d'acteurs : j'ai mis mon égo en avant et je me suis essentiellement intéressée à mon personnage, ce qu'on avait gardé de lui, ce qu'on avait coupé, quelle prise on avait gardée, etc. Et puis je l'ai revu avec du public. Et là j'ai pu le regarder de manière plus détachée, en spectatrice. J'ai découvert un film original, élégant, plein de charme, très drôle et très fin en même temps, dont aucun des effets n'est appuyé. J'ai été contente parce que le public a ri aux moments exacts où nous nous attendions qu'il le fasse. BELLE FILLE est un film qui a du relief. Il est solaire et personnel. Il parle de la mort en restant très drôle. C'est très fort.

Il y a un certain nombre d'années que vous faites ce métier. Qu'est-ce qui vous donne encore envie de l'exercer ?

Ce sont les rencontres, les rôles, les histoires. Maintenant que je suis entrée en « zone vieillesse » on me propose des personnages que je n'ai encore jamais joués. C'est tonique, motivant.